

Comment les médias permettent-ils l'émergence du temps, du sens et de la Cité ?

Mots clefs : bien commun, Cité, événement, médias, internet, temps.

Les médias sont impliqués dans la perception que nous avons du temps. Quelle est l'incidence de l'accélération de l'information à cet égard ? Dans le registre du sens, quelle part les médias prennent-ils dans la construction d'une culture capable d'ouvrir un avenir commun ? Au-delà, quel est leur rôle pour accréditer le sentiment de confiance sur lequel repose la Cité ?

Alain Cugno

Les médias peuvent se définir comme les moyens permettant aux membres de la communauté politique d'être informés des événements qui interviennent hors de leur sphère d'appartenance immédiate.

Les médias et le bien commun. Pour saisir leur articulation au bien commun dans le contexte des évolutions contemporaines, il faut partir des années cinquante. A cette époque, l'information était fournie par « les actualités » hebdomadaires sur lesquelles s'ouvraient les séances de cinéma. Par la suite, cette puissance des images sur fond de voix « off » anonyme a été reléguée à l'arrière-plan par la présence du présentateur du journal télévisé. Les commentaires étaient à rechercher dans la presse quotidienne, presse de combat au temps de la Guerre froide, et dans les hebdomadaires, dont le ton a, en définitive, le moins changé depuis.

Le trépied (tv, quotidiens, hebdomadaires-mensuels) assurait une temporalité rythmée qui a disparu aujourd'hui avec l'information continue, en même temps que l'idée qu'il était possible de « ne pas faire de politique » dans les intervalles de silence médiatique. Pour autant, les enjeux se sont déplacés, relativisant les événements politiques par l'économie, réputée constituer le fond des choses sérieuses. S'ensuit une temporalité lente, qui n'est pas sans évoquer le grand silence de l'Apocalypse, sous laquelle le bien commun est comme enfoui. Le bien commun s'identifie à la Terre. La question implicite qui se pose à tous est de savoir comment être un bon passager clandestin dans le système actuel.

Les médias et le sens. Les médias sont évidemment partie prenante à la constitution du sens, qu'on peut définir avec Ricœur comme le « croyable disponible ». On peut estimer que ce sens s'est effondré, l'idéologie contemporaine étant qu'il n'y a pas d'idéologie (J. Habermas), ce qui nous prive de grille critique pour rouvrir un projet. Mais cette thèse de la relégation dans la sphère privée du croyable disponible fait l'impasse sur le fait que ce dernier ne se limite pas à une donnée de surface mais participe d'une structure stratifiée dont les couches les plus profondes passent inaperçues alors même qu'y réside la puissance de renouvellement.

Ce qui va tellement de soi qu'on ne peut le thématiser est aussi ce qui est clos, ce qui s'est refermé derrière nous et qui permet ainsi ce clivage entre passé révolu et présent libéré, ouvert sur la suite. En ce sens, c'est une fois la catastrophe arrivée que les ressources disponibles sont infinies. A la nécessité de clore pour pouvoir changer, répond celle de promettre, en sorte que la réalité demeure inachevée, ouverte par l'espérance, attitude plus réaliste que le réalisme et qui se confond avec le sens lui-même. L'espérance est synonyme d'intelligence collective, force contraignante du très long terme. Ses décisions s'appuient sur la seule intelligence de la promesse. Elle est aussi synonyme de prophétique, c'est-à-dire de la capacité de reconnaître l'événement à la lumière de cette même intelligence. Car ce n'est pas la lumière qui fait apparaître les objets mais les objets qui font apparaître ce qui les éclaire. Il faut donc quelqu'un qui rende le passé au passé par le récit et qui rende le futur imprévisible afin qu'il demeure inachevé, le tout à partir de la pensée du présent (l'historialité du *Dasein* selon Heidegger).

Les médias et la Cité. D'où la tâche qui incombe aux médias dans la Cité. Comme la langue, la Cité appartient à la strate du sens la plus profonde. On ne peut pas plus la faire apparaître que la langue, mais on peut y produire des propositions qui la donnent à voir. De même que Proust dit de l'écrivain qu'il est celui qui donne à sa langue maternelle d'être une langue étrangère, il s'agit de nous rendre la Cité étrangère à nous-mêmes, afin qu'elle soit véritablement vivante. C'est la vertu du conflit politique et du débat d'opinion, par lesquels les forces qui s'opposent, loin de dissoudre la Cité, la soudent et la renforcent au contraire en obligeant à penser mieux dans le souci de comprendre la position de chacun. Car les arguments en présence puisent à la strate la plus profonde du sens où chacun lâche prise, de même qu'en déposant son bulletin dans l'urne, chacun accepte que son candidat soit battu : c'est pour la Cité qu'il vote. Les médias sont les seules instances où peuvent apparaître de telles tensions.

Jacques Barraux

Alors que la temporalité médiatique était rythmée par la parution du journal *Le Monde* vers 14 heures et par le journal télévisé de 20 heures, qui imprimaient le sens de la journée médiatique, nous avons désormais affaire, à l'heure de l'information continue, à une « temporalité explosée ». Or, dans même temps, on assiste à l'essor d'une myriade de questions à très long terme, qui inquiètent par les enjeux qu'elles soulèvent. Si la tonalité de l'information s'est effectivement dépolitisée avec l'essor du discours centré sur l'économie, il n'est cependant pas exclu qu'à l'avenir, les préoccupations d'ordre politique reprennent le devant de la scène, ne serait-ce que sous l'influence des menaces, terroristes ou autres.

Jacques Barraux marque son plein accord avec Alain Cugno sur le rôle des médias du point de vue du sens comme de la Cité. Outre le prophétisme, il reformule la dimension de l'apparaître en une mission de « dévoilement ».

Une nuance est toutefois suggérée, qui consisterait à porter l'attention sur l'influence spécifique qui peut être celle d'Internet dans la sphère médiatique, en particulier sous l'angle de la temporalité.

Discussion

Sur l'importance attribuée aux images des « actualités » diffusées jadis dans les salles obscures, un contrepoint est apporté : les commentaires des actualités Gaumont n'étaient ni effacés ni impartiaux. Ils s'apparentent plutôt à de la propagande. Quant à elle, la temporalité « lente » pourrait se reformuler en temporalité « longue », car affectée par un horizon à plus long terme, ne serait-ce que du fait de l'allongement de l'espérance de vie. Dans ce contexte, le rôle des médias dans la Cité consiste à « partager », mais le croyable disponible est mal traité par la logique de lessiveuse qui est celle des médias. Quant aux modalités du partage, si la logique de diffusion en silos ne fonctionne plus, elle cherche encore son nouveau modèle. Par ailleurs, tant dans la définition que dans le rôle des médias proposés, l'idée se dessine de les englober dans la catégorie plus vaste de la narration (incluant la fiction), voire dans la sphère des œuvres de culture, ou plus largement encore dans les activités de représentation.

Pour leur part, les mutations du politique depuis la Guerre froide font apparaître aujourd'hui une plus grande hétérogénéité du modèle démocratique, alors qu'il n'était perçu que dans le monolithisme qui l'opposait aux totalitarismes. Il n'en constitue pas moins une figure du bien commun, de même que la Terre, référence à l'aune de laquelle s'éclairerait le rôle fédérateur des bulletins météo dans l'offre médiatique.

La démocratie est un long apprentissage à venir, notamment celui du conflit dans lequel les protagonistes s'opposeraient à front renversé : à quand le jour où la police serait encline à majorer le nombre des participants à la manifestation et ses organisateurs portés à le minorer ? Le sens émanant de la strate la plus profonde, thématifiée chez Ricœur sous le nom de « l'oublié », appelle par ailleurs la question de savoir ce qu'il recouvrerait aujourd'hui. On peut avancer à cet égard que le vivre-ensemble est l'oublié du pouvoir, que la gratitude (d'être né) serait celui de l'avoir et que le discernement du regard capable de reconnaître de nouveaux objets, celui du valoir. Dans les trois cas, il en va de la responsabilité, pour les médias, de faire preuve de sens critique face à l'actualité. Le problème s'aggrave de l'accélération du temps médiatique, avec Internet. Les temporalités et les codes ont explosé, mais les journalistes ont bel et bien besoin d'un recul dont ils ne disposent pas aujourd'hui pour répondre effectivement à cette demande. Il est deux manières de prendre du recul : le recul temporel et celui produit par la pensée. L'une des intentions de « l'oublié » chez Ricœur est d'appeler à rendre réceptif à l'événement, de façon à ne pas céder à l'idéologie qui ne se laisse ni dévier ni troubler, certaine qu'elle est de son savoir sur l'Histoire.

Un débat s'est ébauché sur la question de savoir pourquoi l'événement qui ravive « l'oublié » serait nécessairement une catastrophe. Il en serait ainsi car il faut que quelque chose soit fini, révolu, pour qu'autre chose puisse commencer. La question n'a pu, faute de temps, être plus amplement discutée.

Pour l'explicitier davantage, le rôle des médias consisterait, quant à lui, à faire surgir des pans de réalité qu'on n'avait pas aperçus jusque-là. Ainsi quand la Bande Dessinée a trouvé ses lettres de noblesse culturelles et médiatiques, ou qu'en sciences humaines, la « nouvelle histoire » s'est intéressée à de nouveaux objets issus du quotidien.

Le constat d'ensemble est que les médias se trouvent aujourd'hui confrontés à une difficulté historique pour exercer leur rôle par rapport au sens comme à la Cité. En effet, par contraste avec les années de la Guerre froide dont la grille de lecture était extrêmement simple, voire simpliste, ils se trouvent plongés, comme nous tous, dans un monde extrêmement mouvant et, de surcroît, engagés eux-mêmes dans un mouvement permanent. Cela doit inspirer un minimum d'indulgence à leur égard.